

la science pure et, sans parler du *Lysimachia vulgaris* L. découvert dans sa propriété de Khodjaberry, il soupirait toujours après le moment où il pourrait reprendre ses chères études. Mais la vie humaine a des bornes étroites, et il est bien rare de pouvoir recommencer une carrière interrompue. La mort est venue le prendre, au milieu de sa famille éplorée, sans qu'il ait pu réaliser ce rêve.

Marès était l'homme aimable et bienveillant par excellence. D'un caractère droit, à la fois ardent et doux, sans ambition personnelle, son plus grand bonheur était d'être utile ou agréable aux autres. Aussi ne laisse-t-il que des amis.

M. Malinvaud dit que M. le Dr Paul Marès était pour lui de longue date un ami personnel dont la perte l'afflige profondément; il ajoute que tous ceux qui ont connu cet homme de bien confirmeraient par leur témoignage l'éloge qu'en a fait dans sa lettre M. Battandier. M. Marès était un des fondateurs de notre Société (1); habitant Paris en 1882, il en fut élu vice-président. Le Bulletin contient de lui neuf articles : six Rapports sur les herborisations de la Société aux environs de Montpellier en 1857 (t. IV) et trois études sur la végétation des îles Baléares (t. VII, 221; XXVI, 197; XXVII, 242).

Aux obsèques de M. Roze, dont le corps avait été transporté de Chatou à Paris, deux discours ont été prononcés; le premier, au nom de la Société botanique de France, par M. Max Cornu, professeur au Muséum; le second, par M. de Seynes, président de la Société mycologique de France. M. Bois, vice-secrétaire, donne lecture du premier de ces discours.

DISCOURS PRONONCÉ par **M. Max. CORNU** AUX OBSÈQUES DE M. ROZE.

Au nom de la Société botanique de France, je viens rendre un dernier hommage à l'un de nos confrères les plus distingués, les plus actifs et les plus assidus; c'était aussi l'un de nos plus anciens.

(1) Par suite de ce décès, le nombre des membres fondateurs survivants (la liste du 15 juin 1854 contenant 164 noms) est réduit à 12: MM. Amblard, Avice, Éd. Bornet, Boudier, Bureau, A. Chatin, Clos, Comar, Guillon, Mailard, Maugeret et Prillieux.

Plusieurs fois secrétaire, vice-président et président de la Société (1), il a, pendant de longues années, été désigné pour la vérification des comptes; il a rendu de nombreux services à notre Compagnie.

Je citerai simplement l'époque critique où, par suite de la maladie et de l'absence de notre regretté secrétaire général, M. de Schœnefeld, et de circonstances spéciales, la publication du Bulletin se trouva en retard de trois années. M. Roze était secrétaire, j'étais vice-secrétaire et bien en situation de juger les choses. Après un travail acharné, le retard fut regagné en trois ou quatre mois seulement, alors qu'un effort semblable paraissait impossible à réaliser.

M. Ernest Roze, lauréat de l'Académie des sciences et de la Société nationale d'agriculture, était un botaniste ardent, un travailleur infatigable; malgré des conditions très défavorables, attaché à une administration très absorbante, il a, toute sa vie, consacré le peu de temps que lui laissaient ses fonctions officielles à des travaux de recherches, portant sur les sujets les plus difficiles et les plus variés.

J'ai eu le bonheur de le bien connaître, d'être son ami, et notre amitié s'est continuée pendant une période de près de trente-cinq années. C'est ce qui me vaut l'honneur de prendre la parole en cette triste cérémonie.

Au début de sa carrière, après une courte incursion dans la littérature, il se consacra à la botanique et publia, avec notre éminent confrère M. Émile Bescherelle, un *Exsiccata des Muscinées de la flore parisienne*. Il ne tarda pas à délaisser la partie descriptive et systématique, où son collaborateur s'est placé depuis au premier rang; il préféra les difficiles recherches relatives aux organes fécondateurs des Cryptogames supérieures; il publia, dans les *Annales des sciences naturelles*, un excellent Mémoire sur les anthérozoïdes, Mémoire qui lui valut en 1866, à l'Académie des sciences, le prix Desmazières. Pour faire ces délicates observations il fallait obtenir des plantes en bon état de vie et de santé, et des anthéridies normales; les mettre au microscope juste à l'heure où la déhiscence naturelle se produit. Il parvint à ce but, d'une part par des récoltes ou par des cultures méthodiques et successives des Muscinées (Mousses, Hépatiques, Sphaignes), et, d'autre part, principalement par le semis et le développement des Cryptogames supérieures, Fougères, Équisétacées, Marsiléacées; plus tard il reprit cette étude sur

(1) M. Ernest Roze, entré dans la Société en 1860, fut élu membre du Conseil d'administration en 1862, 1877, 1882, 1886, 1898; vice-secrétaire, en 1865; secrétaire, en 1868 et en 1873; quatre fois vice-président, 1870, 1876, 1881, 1897; premier vice-président, en 1889; président, en 1890.

Peu de confrères ont plus largement participé et ont été plus dévoués, pendant ces quarante dernières années, à notre œuvre sociale. (*Note du secrétariat de la Société.*)

les Salviniées : ce patient travail de culture fut mené à bien dans une minuscule serre de son jardin de la rue de Vaugirard.

Les seules heures de liberté étaient les soirées, qu'il employait uniquement à ces délicates recherches. Une fois cependant, chaque semaine, il réunissait autour de lui quelques amis ; la conversation était uniquement botanique. Le microscope, muni des meilleures lentilles qu'on connût alors, demeurait en permanence sur la table ; il était heureux de communiquer à ses confrères ses observations les plus récentes et de les leur faire vérifier.

Le dimanche était consacré à des excursions botaniques, les mêmes amis s'y retrouvaient ; c'étaient des collègues de la Société botanique : c'était notre ami Cintract, si connu et si aimé de tous ; Paul Petit, l'habile collecteur d'Algues ; Rivet, l'inventeur du microtome, si simple, qui nous a rendu tant de services ; MM. Groenland et Michel ; M. Bertillon, dont le nom est célèbre aujourd'hui, et notre secrétaire général, M. Malinvaud, qui nous accompagna plus d'une fois.

Pendant l'été, nous allions au loin ; mais c'était surtout à la fin de l'automne, au premier printemps, et même l'hiver, lorsque cela était possible. Le mauvais temps était affronté avec courage ; le zèle et la persévérance permettaient des trouvailles intéressantes dans des localités qui ne sont ni très favorables, ni très riches. Nous tâchions de tirer parti de nos récoltes à une époque où les livres spéciaux manquaient totalement ou bien étaient fort imparfaits.

C'étaient les bois de Châville, en général, qui nous revoyaient chaque dimanche. Pendant les vacances, des excursions plus lointaines réunissaient encore une partie des mêmes amis, dans le Jura, les Vosges, l'Alsace, le Dauphiné, la Suisse, etc.

L'éminent botaniste, Adolphe Brongniart, professeur au Muséum, membre de l'Institut, avait été très fortement intéressé par ces observations et ces méthodes de travail ; il témoigna à M. Roze de vifs sentiments d'estime et d'amitié. Il l'attira près des siens dans sa famille ; des relations très étroites s'établirent rapidement, ces sentiments affectueux se sont développés et conservés depuis près de quarante années.

C'est par M. Roze que j'ai eu l'honneur, et j'ajouterai l'extrême bonheur, d'y être présenté, puis introduit, et je lui en garde une profonde gratitude.

Je fis la connaissance de M. Roze aux excursions botaniques de M. Ad. Chatin, professeur de botanique à l'École supérieure de pharmacie et qui ne tarda pas à devenir membre de l'Académie des sciences.

Après la mort d'Adrien de Jussieu, M. Chatin conserva la tradition de la botanique rurale. En dehors des étudiants, troupe nombreuse et bruyante, il était toujours suivi par un cortège plus discret de bota-

nistes, dont beaucoup furent nos confrères. Saluons, en passant, la mémoire des derniers disparus : le Dr Gontier et Adolphe Larcher, si accueillants pour les nouveaux venus. Rappelons les noms des survivants : MM. Cintract, Ch. Rivière d'Alger, Chantin, l'horticulteur qui porte dignement le nom de son père, enfin MM. Peltereau et Mouillefarine, etc.

Et c'est justement M. Cintract qui eut la bonté de me présenter à M. Roze.

Ce jour-là je trouvai, et pour toujours, un ami sûr et un guide précieux : il eut l'influence la plus heureuse sur mes études par ses avis si sages, par l'ardeur au travail dont il donnait l'exemple; surtout par l'entraînement constant des excursions botaniques, si utiles pour l'étude générale des végétaux inférieurs.

C'est ensemble que nous résolûmes d'aborder l'étude des Champignons supérieurs, nous étions fort isolés et sans aide pour franchir les premières étapes dans cette branche nouvelle de connaissances; ce fut par un travail opiniâtre, poursuivi en commun pendant plusieurs années, que nous avons pu, à partir de 1872, identifier successivement les types les plus communs des Hyménomycètes au moyen des descriptions et des figures.

Nous avons été d'ailleurs singulièrement encouragés par une circonstance très heureuse. Invités tous deux, en 1873, à la villa de Bézu-Saint-Éloi, chez M. Brongniart (dont j'étais devenu l'aide-naturaliste par la recommandation de M. Roze), nous nous sommes retrouvés depuis, pendant une série d'années, aux mois de septembre et d'octobre; en Normandie les Hyménomycètes sont abondants, dans le parc et dans la forêt voisine nous en récoltions en abondance. Nous trouvions dans cette demeure scientifique les ouvrages de Fries : *Hymenomycetes Sueciæ*, l'*Epicrasis*, et les petits volumes de Sturm (*Deutschlandsflora*).

Tous les jours nous apportions une ample moisson de Champignons; on les étalait sur les tables, et la détermination se faisait sous les yeux du maître éminent, qui prenait lui-même un vif plaisir à ces études.

La publication des *Hymenomycetes Europæi* de Fries donna une impulsion considérable aux botanistes dans toute l'Europe.

La communauté des goûts groupa alors les mycologues de la région, MM. Boudier et Locré, un peu plus tard le Dr Richon, élèves de Lévillé, M. de Seynes, enfin le Dr Quélet d'Hérimoncourt, se réunirent à nous. On fit quelques excursions générales; on organisa, à la Société botanique, des sessions et des expositions mycologiques qui se maintinrent quelques années. Elles déplurent à quelques-uns de nos confrères et furent, je ne sais pourquoi, suspendues; elles ont repris depuis sous une autre forme.

M. Roze en fut l'un des organisateurs de la première heure.

Ces études approfondies sur les Champignons eurent pour résultat la rédaction d'un ouvrage important : *l'Atlas des Champignons comestibles et vénéneux* publié en collaboration avec M. Richon, avec de nombreuses planches comparatives et un texte excellent.

Un peu avant 1870, M. Roze avait entrepris l'étude du phénomène de la fécondation dans les Champignons supérieurs; il y avait consacré plusieurs années de recherches assidues. Parmi les faits qu'il avait observés pendant les tristes journées du siège, je puis citer la découverte des conidies mycéliennes, encore inconnues chez les Agaricinées.

Nous avons, chacun de notre côté et dans notre direction propre, travaillé séparément et rédigé nos observations. La question ayant été mise au concours par l'Académie des sciences pour le prix Bordin, nous présentâmes un Mémoire en commun avec nos rédactions distinctes et des conclusions communes.

Notre Mémoire concluait par des Ascomycètes à une conjugation, sans intervention des spermaties de Tulasne; pour les Hyménomycètes, à l'absence de fécondation des basides par des productions extérieures. On y indiquait la germination des spermaties (conidies véritables) chez les Ascomycètes et les Urédinées.

Pour serrer de plus près la question, il a fallu des découvertes considérables dans la technique cellulaire et laisser passer plus de quinze années.

Le second Mémoire, présenté au concours par notre collègue M. Sicard, concluait à une fécondation des basides par les cystides, ancienne théorie reprise par l'auteur.

Le prix fut partagé entre les deux Mémoires.

M. Roze ne publia rien de ses longues et patientes recherches; il avait conçu du verdict un très profond découragement. Il abandonna pour quelque temps les observations micrographiques, qui, après tant de peines, lui avaient causé une si vive déception. C'est ainsi qu'il se jeta avec ardeur dans l'étude des Champignons supérieurs, pour rompre avec un sujet aussi décevant.

Pour M. Roze, l'Administration ne fut pas une sinécure. Il accomplissait avec une ponctualité et un zèle infatigables ses devoirs professionnels. Pendant la guerre de 1870-1871, et surtout le siège de Paris, il était à son poste, au Ministère des Finances, et il ne le quittait souvent qu'à huit heures du soir. La confiance de ses chefs le chargea de s'occuper du paiement de l'indemnité de guerre : il organisa, sous les ordres de son directeur, M. de Marcillac, le renvoi en Allemagne de toutes les monnaies étrangères dont la France s'était remplie; ce fut seulement l'œuvre de trois mois, travail énorme ! Plus tard, il fut nommé chef de

division. Enfin, désireux d'être libre, il prit sa retraite il y a six ans, comme sous-directeur honoraire des Finances.

Par un sentiment de modestie extrêmement honorable, il avait refusé la croix d'officier de la Légion d'honneur, dont M. le Ministre Burdeau lui fit à ce moment la proposition, et je fus l'un des très rares à le savoir.

Sa liberté une fois reconquise, il s'installa à la campagne, dans sa propriété de Chatou, et il se remit à la botanique avec une ardeur extraordinaire. Il y possédait un jardin, de faible étendue, mais peuplé d'espèces intéressantes; il y entreprit diverses études, dont il publia les résultats dans notre Bulletin et dans les Comptes rendus de l'Académie des sciences (études de physiologie ou de développement, sur des sujets variés).

Mais ses recherches principales portèrent sur la Pomme de terre, dont il étudia diverses maladies d'origine obscure et causées sur les tubercules par des organismes bactériens extrêmement petits. Enfin il acheva une Monographie complète de cette plante alimentaire.

Ce travail magistral fut couronné par plusieurs Sociétés savantes, notamment par la Société nationale d'Agriculture, qui le nomma membre correspondant, il y a trois années.

La dernière période de sa vie fut la plus laborieuse; on peut même dire qu'il usa à travailler ce qui lui restait de force et d'énergie; il négligeait de prendre de temps en temps un repos bien nécessaire. Aussi, atteint à la fin de l'année dernière d'une violente attaque d'influenza, il sentit sa santé décliner et, après plusieurs semaines d'affaiblissement progressif, il s'est éteint le 25 mai dernier. Sa vie a été bien remplie par ses devoirs et par la science.

Ce qui dominait dans son caractère, c'est la ténacité inébranlable avec laquelle il poursuivait le but de ses recherches, sans se laisser détourner ou distraire par ses autres occupations; et il les menait jusqu'au bout.

Il préparait ou il recueillait les éléments de ses observations d'après un plan mûrement réfléchi; il réalisait ses expériences dans des installations très exigües et avec des moyens très restreints, il les recommençait plusieurs années sans se lasser.

Il ne fut jamais attaché à un laboratoire et ne passa pas d'examen de sciences naturelles; il s'est formé et a travaillé seul, avec ses propres ressources et ses propres méthodes.

Il était ce qu'on appelle *un amateur*, mais il fut en réalité un savant dans toute la force du terme.

Il était d'un abord froid au premier moment, très réservé, mais d'une affabilité et d'une courtoisie extrêmes, d'un caractère très gai avec les siens, d'un commerce très agréable et très sûr.

Je perds en lui le guide de mes premiers pas dans la science, le cher compagnon de mes jeunes années qui m'a soutenu aux heures difficiles et m'a prodigué à toute heure ses conseils affectueux et sages.

La Société botanique de France perd en lui un de ses membres les plus distingués, les plus utiles et les plus fidèles.

Adieu, cher ami.

Par suite de la présentation faite dans la précédente séance, M. le Président proclame membre de la Société :

M. SARGENT (Charles-S.), professeur d'arboriculture, Arnold arboretum, Jamaica plain, Mass. (États-Unis), présenté par MM. Maurice et Philippe de Vilmorin.

M. le Président annonce ensuite deux nouvelles présentations.

Des ouvrages sont offerts à la Société par MM. Gagnepain, le général Paris et Zeiller (1).

M^{lle} Belèze annonce à la Société qu'elle a récolté récemment le *Genista pilosa* entre Gambays et Gambayseuil, près de l'étang de Bruyères (Seine-et-Oise), dans une lande couverte d'*Erica Tetralix*. M^{lle} Belèze a rencontré dans la même localité un *Salix* en feuilles, probablement introduit, et qui lui paraît être le *S. incana*; elle en soumet des échantillons à l'examen de la Société.

M. Guérin, secrétaire, donne lecture de la Note suivante :

DEUXIÈME NOTE SUR LE SAXIFRAGA SEQUIERI Spreng.;
par M. Léon LEGUÉ (2).

Depuis la publication dans le Bulletin de ma première Note, j'ai reçu de notre honoré collègue, M. Pellat, au sujet du *Saxifraga Sequieri*, des renseignements qui m'ont été fournis avec trop d'obligeance et qui, de plus, me semblent trop intéressants pour que je ne cherche pas à les utiliser. Ils viennent tous d'ailleurs à l'appui de la thèse que j'ai soutenue, à savoir qu'il faut, comme

(1) Voy. plus loin la liste des dons (séance de juillet).

(2) Voy. plus haut le Bulletin, p. 119.